

Avant-propos

Selon les temps et les lieux, et en fonction des formes diverses du consensus moral, la légitimité des rires varie. Jacques Le Goff l'a bien montré, en étudiant le rire médiéval : à chaque époque, chaque groupe social s'autorise ou non à rire de ceci ou de cela.

Peu d'études ont à ce jour examiné ces questions pour l'Antiquité. On s'en convaincra en parcourant la bibliographie établie par Dominique Arnould dans sa thèse récente, *Le rire et les larmes dans la littérature grecque* : paradoxalement, les ouvrages concernant le rire y sont plus rares que ceux qui traitent des larmes. Bien que, depuis Aristote, des philosophes comme Bergson, des psychologues comme Freud, voire des critiques littéraires, comme Charles Mauron, se soient employés à percer le mystère du rire, il ne cesse de nous échapper. Et pourtant, rien n'échappe au rire : on peut rire de tout, de l'amour comme de la guerre, ou de la mort, de la politique comme de la religion, des sages ou des poètes comme des charbonniers... Le rire n'est pas affaire de matière, mais de contexte, de perspective, de regard... Si bien que l'enquête sur la nébuleuse comique est très vaste, et que nous ne pouvons envisager ici que de tracer quelques pistes, cerner quelques problèmes. Nous évoquerons, bien sûr, le rôle social du rire – les rires de dérision et de flétrissure –, les lieux du rire – théâtre comique, banquets... –, et les diverses tonalités du rire. Mais nous ne dirons rien du rire sacré, ni des mythes et rites religieux où le rire intervient, rien de Baubô, des fêtes de Déméter, ni de Cybèle. Rien non plus du ridicule ou du risible dans les représentations figurées.

Nos préoccupations sont plus modestes. Nous nous attacherons d'abord à saisir les diverses nuances du rire «littéraire»

dans les œuvres comiques de l'Antiquité – ironie, satire, humour grinçant, caricature, grotesque – que sais-je encore ? De cet art comique, la comédie est l'expression privilégiée. Aristophane, Ménandre et Plaute seront au cœur de nos débats. Mais le rire n'est pas lié à *un* genre littéraire déterminé, il est présent dans l'épopée, le roman, la poésie, la chanson, sous les deux aspects que Louis Joubert distinguait dans son *Traité du rire* dès 1558 : «le ridicule en fait *et* en dit» – distinction qui recouvre grossièrement comique de situation et comique verbal, jeux sur le langage.

La comédie ancienne, on le sait, se caractérise par la présence concomitante de toutes les formes du rire – de l'obsécénité agressive à la parodie lyrique la plus subtile, en passant par la caricature burlesque du réel. Elle conjugue donc «ridicule en fait» et «ridicule en dit».

L'omniprésence du ridicule «en dit», c'est-à-dire des réécritures parodiques, est sans doute un trait constant des œuvres comiques de l'Antiquité, comme d'ailleurs les phénomènes de réécriture sont le trait dominant des œuvres antiques qui renvoient toujours à d'autres textes, autant, voire plus, qu'aux *realia*. La notion d'intertextualité, si prisée de la critique contemporaine, s'impose quand on étudie la littérature gréco-romaine. Tous les écrivains rivalisent avec Homère, et rivalisent entre eux¹. Et Aristophane ne s'en prive pas, qui aime à mettre en scène ses contemporains, Socrate, Agathon ou Euripide.

Ainsi, même quand il s'agit d'exalter l'épanouissement de l'homme dans la nature et d'exhiber le triomphe des fonctions animales, Aristophane, nous le verrons, subvertit ici ou là quelques formules homériques : le comique est bien cet art de la déformation, de la caricature, où, pour que fuse le rire, l'original doit se laisser reconnaître. Ce «ridicule en dit», ce jeu d'écho et de parodie, triomphe dans la poésie nouvelle qui recherche un rire plus mondain, plus urbain, bannit les phallus monstrueux, et se veut allusion plus que spectacle.

1. «Les écrivains de la Grèce classique avaient l'habitude de lire mutuellement et d'utiliser ce que d'autres avaient écrit avant eux pour écrire eux-mêmes, à un point difficile à comprendre et à accepter pour un auteur moderne... < ainsi >... le monde de la littérature a pu devenir une sorte de grand club, où chaque membre connaissait fort bien les propos tenus par les autres, même quand leurs vies étaient séparées par des laps de temps considérables. Une bonne partie de ce qui était écrit portait donc la trace d'autres œuvres».

E.A. Havelock, *Aux origines de la civilisation écrite en Occident*, Paris 1981, p. 88-89.

L'apogée de ce «rire culturel» se rencontre sans doute chez Lucien, dont on ne saurait trop étudier l'art de la citation infidèle ou de l'allusion subvertie, comme l'a montré récemment le colloque international qui s'est tenu à Lyon¹.

Ce jeu sur les textes, cette légèreté du rire littéraire, permettent encore, dans les périodes troublées, de censurer les mœurs sans trop courir de risques – à cela excellent Martial et Juvénal. Mais il peut aussi s'exercer au sein des cercles qui réunissent l'élite cultivée, où l'érudition même s'avance masquée. Dans cet univers choisi et ludique, l'art du clin d'œil règne en maître. Callimaque, Lycophron, Ovide ou les poètes des *Priapea*, rivalisent d'ingéniosité et de subtilité.

On le voit, le rire suppose toujours une *distance*, distance par rapport au réel ou par rapport aux textes, distance qui permet d'échapper aux contraintes du jour, distance synonyme de jeu et de liberté, distance qu'il s'agit pour nous, chaque fois, de mesurer.

Cette liberté du créateur – liberté par rapport aux pesanteurs de la vie, aux règles de la dramaturgie ou au respect des vraisemblances – autorise tous les tons, toutes les ruptures et toutes les formes de réactualisation de la mémoire lettrée – parodique, bouffonne, insolente, ironique, ou subtile et érudite...

Ce rire n'est pas pour autant privé de sens. Déjà, Aristophane le soulignait en affirmant dans *Les Grenouilles* qu'il proférait πολλὰ μὲν γέλοια, πολλὰ δὲ σπουδαῖα. Ce thème du sérieux du rire, du «rire sérieux» ou, pour le dire en grec, du σπουδογέλοιον, est très présent dans la réflexion des cercles socratiques, chez Xénophon et chez Platon, avant d'être repris par les Cyniques et les Épicuriens. C'est là, sans doute, ce qui justifie la place réservée à Socrate dans ces rencontres. De fait, pour l'Antiquité qui aimait à professer que le corps est le miroir de l'âme, Socrate est un monstre et un mystère. L'image du Silène, que nous rencontrons chez Xénophon comme chez Platon, propose une interprétation de cette figure qui légitime l'étroite union du risible, voire du grotesque, et du sérieux. La bouffonnerie de Socrate «toujours riant, ...toujours se guabelant» (Rabelais), qui garde en toutes circonstances

1. Voir les Actes du colloque *Lucien de Samosate* (Lyon, 30 septembre – 1^{er} octobre 1993), édités par A. Billault et A. Buisson, Lyon 1994.

quelque chose de libre et de spontané, définit un style de vie qui bouleverse les règles établies et manifeste la sagesse dans la folie.

Nous retrouverons cette figure de Socrate, sur laquelle médita Rabelais, en nous interrogeant sur l'irruption du rire et du comique dans des genres aussi sérieux que le dialogue philosophique et l'éloquence. Et c'est, de fait, sous le signe de Rabelais et de Socrate que devraient se dérouler ces journées. Si Rabelais, s'adressant aux «Buveurs très illustres et (...) vérolés très précieux», place son *Gargantua* sous le signe de Socrate et du *Banquet* de Platon, c'est qu'il y découvrirait le symbole d'un rire essentiel à la vie, en tant qu'il est *le propre de l'homme*¹ :

«Alcibiade,

écrit-il,

au dialogue de Platon intitulé le Banquet, louant son précepteur Socrate, sans controverse Prince des philosophes, entre autres paroles, le dit être semblable aux Silènes».

Socrate, poursuit-il, était laid

«de corps et ridicule en son maintien, le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fol, simple en mœurs, rustique en vêtements, pauvre de fortune, infortuné en femmes...»

Mais au-dedans, on trouvait des trésors...

Puisse ce volume, écho de rencontres qu'abritèrent des murs troués et rustiques, nous conduire à la découverte de trésors, et nous révéler les «très hauts sacrements et mystères horribles» du rire.

Monique TRÉDÉ

(École normale supérieure
Université de Rouen)

1. Cette référence savante à Aristote est, depuis l'Antiquité (et par exemple dans la scolastique issue de Porphyre et du commentarisme grec), un thème d'école destiné à illustrer la notion de «propre» (τὸ ἴδιον). Elle est à la fois prise à la lettre, et joyeusement subvertie.